

BÉATRICE BOTTET

Le Sortilège du Chat



Extrait de la publication





LE SORTILÈGE DU CHAT

ISBN 978-2-203-025103

casterman

© Casterman 2006, 2009 pour la présente édition

Achévé d'imprimer en mars 2010, en Espagne par Novoprint.

Dépôt légal : mai 2009 ; D.2009/0053/419

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

BÉATRICE BOTTET

Le Sortilège du Chat



Extrait de la publication

D'un geste plein de respect, deux jeunes mains déposèrent un énorme livre dans un coffre de bois renforcé de fer et scellé dans le sol d'une maison de la rue de la Grande Truanderie.

À l'abri. En sécurité. Au secret. Enveloppé dans une simple toile bise.

Ce livre était orné de figures étranges et de lettres mystérieuses gravées d'or. Au centre trônait un énorme rubis ovale, à la couleur riche et limpide. De temps à autre, la pierre précieuse palpait en émettant des lueurs fugaces et des feux sombres, mais qui pouvait le savoir ?

Les pages de l'ouvrage étaient façonnées en parchemin, une fine peau de mouton longuement, soigneusement lissée. Des mots s'y pressaient en lignes serrées, l'écriture était quelquefois étrange. Des dessins, des figures, des schémas, des symboles agrémentaient les marges.

De temps à autre, les pages changeaient mystérieusement de place, les mots de signification, les figures de silhouettes, mais qui pouvait le savoir ?

Le livre reposait désormais dans l'ombre d'un coffre clos.

L'ouvrage avait déjà beaucoup servi. Un mage parisien et une vieille dame d'une lointaine province l'avaient utilisé avant qu'un jeune musicien, après mille tribulations, ne l'apporte rue de la Grande Truanderie. Les coins en étaient écornés, la couverture usée, le métal terni. Un livre précieux, non pas parce que sa couverture était ornée de dessins dorés et d'un rubis gros comme un petit œuf, mais précieux par son contenu.

Chacune de ses pages recelait un secret qui permettait de faire levier sur les lois de l'univers commun. Tout était possible : devenir invisible, répandre le malheur, changer le cours du temps, planter l'amour au cœur, ou la haine, guérir les maladies, gagner l'amitié des puissants, ou le regard d'une belle, rendre une arme invincible.

Aussi le livre risquait-il de susciter nombre de convoitises. Qui connaîtrait son existence serait saisi du désir d'en expérimenter les recettes à des fins égoïstes et personnelles.

Mieux valait donc le dérober aux regards et aux curiosités.

Dans le coffre, le rubis du grimoire palpita d'une lueur rouge qui tarda à s'éteindre...

Ce printemps-là, il se passa d'étranges phénomènes dans plusieurs officines douteuses ou laboratoires secrets

de la bonne ville de Paris. Oh, rien de franchement extraordinaire, mais il y eut des fulgurances dans l'ombre de miroirs magiques, des frémissements dans l'eau mêlée d'encre des écuelles divinatoires, des bouillonnements dans quelques chaudrons.

Ces signes étaient si subtils que la plupart ne les virent pas. Mais il se trouva des êtres, qui s'adonnaient à des magies plus ou moins sombres, qui surent les décrypter.

Ainsi, çà et là dans certains bas-fonds de Paris, bruissait une rumeur insistante :

« Il est revenu... Le grimoire est revenu... Celui dont on avait perdu la trace depuis cinquante ans... Le grimoire au rubis est revenu... »

1



*Paris, 1230,
Palais de l'île de la Cité*

Blanche de Vuluisant, fermement poussée dans le dos par sa marraine, s'avança de quelques pas et tomba à genoux, les mains pressées l'une contre l'autre, l'air désesparé. Sa robe de soie verte s'étala en rond autour d'elle comme le calice d'une fleur. Elle entendit des murmures incompréhensibles et se sentit rosir jusqu'à la racine des cheveux.

« Ah, se dit-elle, perdant complètement ses moyens, je dois être écarlate. Que vont-ils tous penser ? Je suis ridicule. Muette et ridicule. »

— Ta supplique, Blanche, murmura derrière elle sa marraine, aussi discrètement que possible mais d'un ton impatient. Ta supplique au roi, voyons...

« Le roi. Mon Dieu, c'est lui qui est juste devant moi, et moi qui suis si empruntée, si godiche. Le roi ! »

— Sire, intervint enfin la voix de sa marraine, que Blanche entendait dans une sorte de brouillard, voici ma chère filleule Blanche de Vuluisant, qui n'est arrivée de son domaine que depuis trois semaines. Elle

voudrait vous assurer de sa fidélité et vous adresser une supplique.

— Je suis heureux de vous voir parmi nous à la cour, demoiselle de Vuluisant, dit une voix claire et jeune au-dessus d'elle, et je serai également heureux d'examiner votre prière.

Blanche osa alors, tête toujours baissée, relever un peu le regard sous ses longs cils noirs. Sur une estrade couverte de tapis, un jeune homme à peine plus vieux qu'elle — il devait avoir environ seize ans — était installé sur la plus belle cathèdre qu'elle eût jamais vue, aux sculptures les plus fines et les plus habiles, rehaussée d'or et de pierres. Le trône royal. À côté de lui, sur une autre cathèdre presque semblable, une femme d'une cinquantaine d'années trônait également, brune, ferme, altière.

« Notre roi Louis, se dit la jeune fille en retrouvant ses esprits. Et la reine Blanche... »

— Eh bien, Blanche ! souffla encore dans son dos sa marraine, d'un ton exaspéré.

Elle ravala sa salive et se lança.

— Sire, grand merci de votre bonté. Comme vous l'a dit ma chère marraine Tiphaine de Fontegrive, j'ai nom Blanche de Vuluisant et j'arrive de mon domaine pour me présenter à vous, vous assurer de ma fidélité de vassale et... et vous soumettre une requête.

Le roi comme la reine mère lui adressèrent un sourire encourageant.

Blanche de Vuluisant était une demoiselle de quatorze ou quinze ans, agréable à regarder, ma foi, avec ses

cheveux noirs, ses yeux changeants, sa silhouette ferme. Même son air un peu perdu ne manquait pas de charme.

— Je vous l'accorde sans réserve si votre demande ne contrevient pas aux commandements divins ou à la grandeur du royaume.

— Oh, Messire, bien sûr que non ! se récria Blanche.

Elle prenait déjà un peu plus d'assurance et il lui sembla presque naturel de se mettre à bavarder avec ce jeune homme dont l'âge était si peu éloigné du sien.

Mais c'était bien difficile. Par où commencer ? par son fiancé ? par ses frères ? par sa fuite ?

Elle se nommait Blanche de Vauluisant et ne portait pas le même nom que ses quatre vauriens de frères. Des demi-frères plutôt. Gaubert, Gauderic, Gautier et Gaudefroï de Flamincourt. Elle soupira en repensant à eux. Joyeux drilles, mais toujours à court d'argent, gaspilleurs, joueurs, querelleurs, les quatre Flamincourt n'avaient rien trouvé de mieux, pour remplir leurs caisses vides, que de la promettre en mariage à un certain Josce de La Bordonne, qui avait vingt-sept ans de plus qu'elle, était déjà trois fois veuf, avait six enfants — dont deux plus vieux qu'elle —, une calvitie naissante, une bedaine bien arrondie et des rhumatismes qui lui raidissaient les genoux.

Épouser un tel homme ? Devoir se soumettre à lui pour toujours ? Devoir lui abandonner le domaine de Vauluisant, qui lui venait de sa mère et sur lequel ses frères n'avaient aucun droit ? Ah ! non, l'idée même en était insupportable.

Si insupportable que la jeune Blanche, sans attendre que son destin soit scellé, avait enfermé dans un grand sac de toile toutes ses affaires : ses bijoux, quelques vêtements et ses précieuses plantes médicinales. Elle s'était déguisée en paysanne et, par un souterrain oublié, s'était enfuie du château le jour même de ses noces.

Blanche sourit en repensant à cet exploit. Elle n'avait pas hésité une seconde. Elle ne voulait pas de ce mari et s'était dérobée au mariage pour se lancer sur la route de Paris, à la recherche de sa marraine Tiphaine de Fontegrive, qui vivait au palais royal de l'île de la Cité, et du roi qui pourrait user de son autorité pour empêcher ce mariage qui la dégoûtait¹.

Blanche reprit ses esprits et en quelques mots, elle exposa au roi sa requête : délier la parole que ses frères avaient donnée en son nom à Josce de La Bordonne. Ainsi ne serait-elle pas obligée de se marier. Elle pourrait peut-être alors, plus tard, reprendre son propre domaine de Vauluisant, en être la suzeraine totalement indépendante et, qui sait, épouser alors qui elle voudrait.

— Je souhaiterais donc, termina Blanche, vous rendre hommage en mon nom propre pour mon fief de Vauluisant.

Le roi approuva et ajouta :

— De plus, je vous délivre de la tutelle de vos frères. Personne ne peut vous forcer à quelque mariage que ce soit, sinon moi, votre suzerain et votre souverain.

1. Voir tome 1 du *Grimoire au rubis* : Le Secret des hiboux.

— C'est là une sage parole, approuva à mi-voix la reine Blanche.

Blanche poussa alors un soupir de soulagement à faire trembler les murs du palais, qui déclencha une vague de petits rires complices dans l'assistance.

Puis, fermant à demi les yeux, rassérénée, elle saisit à deux mains sa robe verte et plongea en une grande révérence.

Elle avait envie de danser de joie. Elle avait réussi ! Réussi à se rendre à Paris, à voir le roi, à se faire délivrer à la fois du mariage et de ses frères, et à sauvegarder son fief de Vauluisant ! Rien ne semblait pouvoir arracher le sourire radieux qui s'affichait sur son visage. Son cœur lui semblait un oiseau pépianant hardiment dans la cage de sa poitrine.

— J'ai réussi !

Le roi pourtant n'en avait pas terminé avec elle et il lui fit une proposition qui finit de la combler : s'adjoindre à la maison² de sa jeune sœur Isabelle, qui pour lors n'avait que cinq ans.

— En l'honneur du prénom que vous portez et qui est celui de la reine, dit-il d'une voix forte et solennelle au bénéficié de tous les assistants, je décide donc ici même de vous nommer au service de la princesse Isabelle.

— Une pension vous sera allouée pour vos frais, précisa la reine mère. Vous participerez à la vie de la

2. Maison : pour une personne de haute noblesse, gens de son entourage à son service, qui sont d'un moindre rang de noblesse, et serviteurs.

princesse, aux cérémonies de la cour, à tous les voyages et déplacements.

Un greffier nota aussitôt tout cela et le roi passa à une autre affaire.

Blanche, ébahie de ce flot de bonnes nouvelles, se tourna vers sa bonne marraine Tiphaine, qui la couvait d'un œil ému, et l'embrassa chaleureusement.

— Allons, tout est arrangé, maintenant. Ton courage a porté ses fruits, tu le vois bien.

— Mon courage ?

— Mais oui. Tu t'es enfuie du château de tes frères et tu as bien fait. Tu es parvenue à Paris en affrontant bien des dangers. Tu as su me convaincre de t'aider. Et pour finir, tu t'es bien comportée face à Messire notre roi et à Madame sa mère.

— Ah, vous avez été si bonne. Je crois que vous êtes ma seule famille, maintenant. En tout cas, la seule à me vouloir du bien.

Depuis que la dame Hermeline de Tournissan était morte, dans leur lointaine province, qui, sinon Tiphaine, pouvait se préoccuper du destin de Blanche ?

Qui ? Bien sûr, il y avait quelqu'un d'autre. Bertoul Beurebec, musicien de son état. Mais depuis trois semaines que Blanche habitait au palais, il n'avait même pas cherché à la joindre. Elle avait pourtant demandé aux gardes qu'on la prévienne s'il se présentait. Mais il n'était jamais venu.

Avait-il oublié qu'elle existait ?

— Blanche, mon enfant, tu as l'air triste et pensive.

— Je rêve, ma bonne marraine, je rêve seulement. Me voilà au palais, munie d'une charge et d'une pension, débarrassée de mes frères, et j'aurais aimé remercier aussi le musicien qui m'a aidée à parvenir jusqu'à Paris.

— Pfff... fit Tiphaine de Fontegrive. Un musicien ambulante, un vagabond. J'ai fait en sorte auprès du capitaine des gardes que ce va-nu-pieds ne cherche pas à s'introduire ici pour te parler.

— Comment ! s'exclama Blanche.

— Il avait l'air de t'attendre. Je lui ai fait dire que tu le remerciais et qu'il était inutile qu'il revienne.

Voilà pourquoi Bertoul n'avait jamais redonné signe de vie !

« Ah ! ma chère marraine, songea Blanche. Vous avez été bonne avec moi, mais je n'aime guère ce que vous avez fait là. Mon Bertoul méritait mieux. *Mon Bertoul !* Qu'est-ce que je vais penser là ! »

Elle se mordilla le doigt, confuse. L'anneau des Vauluisant y brillait, un peu large pour elle.

« Bertoul, mon compagnon de voyage, méritait mieux », rectifia-t-elle.

Elle n'osa pas heurter de front la bonne dame, qui avait œuvré de tout son pouvoir pour lui faciliter la vie au palais de l'île de la Cité. Mais une dame depuis longtemps établie à la cour ne saurait comprendre comment elle, Blanche, qui avait enduré faim, soif, fatigue et aventures pour parvenir à Paris, était redevable à Bertoul Beaurebec.

La salle du trône était pleine de gens qui assistaient à l'audience du roi, qui se saluaient, qui bavardaient, qui allaient et venaient. Somptueuse dans sa robe écarlate, dame Tiphaine devisait maintenant avec trois amies.

Blanche s'éclipsa et se rendit au logis des gardes du palais où elle demanda à parler au capitaine.

— Oui, demoiselle ? fit l'homme en cotte d'armes.

— Je suis Blanche de Vauluisant, lui dit-elle. S'il vient ici un jour un musicien du nom de Bertoul Beaurebec, pouvez-vous le faire entrer et me prévenir aussitôt ?

— Bien, demoiselle, répondit le garde sans s'étonner autrement.

Nombreux étaient les gens qui n'appartenaient pas à la cour, mais qui pouvaient entrer dans le palais, qu'ils soient nobles ou artisans, chevaliers ou chargés de courrier, nobles dames ou livreurs.

Sur un regard du capitaine, un clerc écrivit dans un grand livre : « *Bertoul Beaurebec pour demoiselle Blanche de Vauluisant* » et sécha l'encre avec un sable absorbant.

— S'il se présente, nous vous l'enverrons, assura le capitaine.

— Merci, fit-elle avant de rejoindre la salle du trône.

Le lendemain même, un jeune homme vêtu d'une chemise resplendissante de blancheur sous son biaux bleu, ses chausses lie-de-vin apparaissant un peu en haut de ses guêtres de cuir, se présenta au poste de garde du palais de l'île de la Cité. Il avait une aumônière

à la ceinture et tenait ostensiblement en main un rebec et son archet. Il annonça :

— Je suis Bertoul Beurebec, musicien au service personnel de noble demoiselle Blanche de Vauluisant.

Le chef des gardes le regarda de haut en bas, puis de bas en haut.

— Entrez, dit-il. La demoiselle vous attendait. Elle a recommandé qu'on vous fasse aussitôt conduire à elle.



La Magie
est l'étude et la pratique
du maniement des forces secrètes
de la Nature.

2



*Deux ans plus tard...
Printemps 1232*

C'était une officine obscure, éloignée autant qu'il était possible des cloches bénies des églises, des monastères et des couvents de Paris, au-delà du mur d'enceinte édifié sous l'ancien roi Philippe Auguste, dans un quartier insalubre et suspect au nord de Paris.

Dans cette échoppe aux volets soigneusement clos, livres et parchemins se disputaient la place avec des pots ébréchés, des trépieds boiteux et des cornues douteuses, sous une épaisse poussière. Quatre personnes étaient réunies autour d'un petit feu qui éclairait à peine leurs visages. Il y avait là un homme jeune, les traits tombants et mous évoquant une pâte à pain avant la cuisson ; une femme maigre et âgée, qui caressait un chat aux yeux jaunes ; une grande femme plantureuse, blonde, joufflue, aux bras musculeux croisés sur la poitrine ; et enfin un vieillard chenu, enveloppé d'une huppelande informe. Ce dernier prit la parole :

— Chers amis, j'ai eu l'assurance, par la mise en œuvre d'un nouveau procédé magique, que ce que nous